

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

ABONNEMENT :

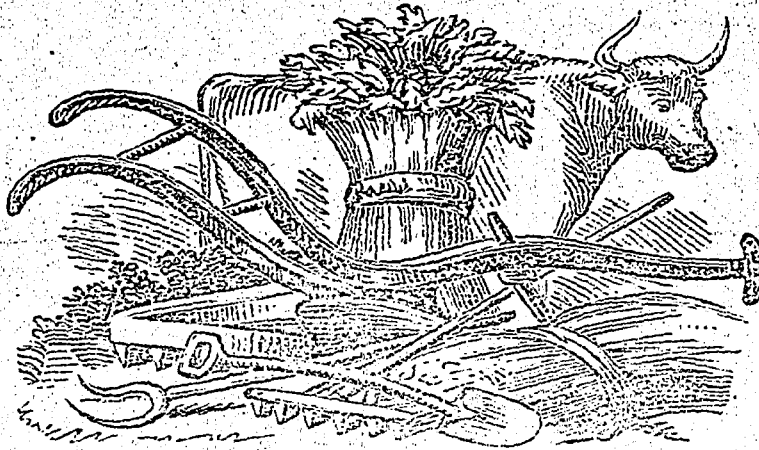
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

Ou ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1re insertion, 8 cts. la ligne
2e " etc. 2 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

LES PRODUITS DU BÉTAIL.

(Suite.)

La question que nous traitons ici est une des plus importantes de l'économie rurale et afin de la faire bien comprendre à tous nos lecteurs, nous allons procéder avec ordre et donner toutes les explications nécessaires. Nous commencerons donc par faire connaître les causes physiques qui influent sur le choix d'une espèce, d'une spéculation et d'une race, après quoi viendra le tour des influences économiques.

Les principales influences physiques sont le climat et le sol. Le climat agit principalement par son humidité ou sa sécheresse et le sol par sa richesse ou sa pauvreté, ainsi que par la quantité d'eau qu'il contient.

Chaque espèce animale veut un terrain de prédilection sur lequel elle prospère mieux que partout ailleurs et on aurait grandement tort de n'en pas tenir compte. En Canada, tous les cultivateurs, ou à peu près, tiennent les mêmes espèces de bétail, et se livrent à la même spéculation. Cependant la diversité des sols est grande dans notre pays, depuis les plus tenaces et les plus humides jusqu'aux plus légers et les plus arides. A notre avis, cette uniformité dans les spéculations, par conséquent dans le choix des espèces, est une des causes de la faiblesse des profits que font un grand nombre de cultivateurs et du peu d'émulation que l'on observe sous le rapport des spéculations agricoles. Dans les contrées avancées en agriculture, on a une toute autre manière d'agir; la composition et l'état d'humidité du sol sont pris en sérieuse considération et toute spéculation est subordonnée à ce premier point.

Ainsi tel cultivateur se livrera plus particulièrement à l'élevage des moutons, parce qu'il possède une propriété dont le sol est léger et sec. Car le mouton est l'animal par excellence des terrains secs et des fourrages qui y croissent; seul, il peut utiliser convenablement l'herbe rare qui y pousse. Cette espèce

peut parcourir de grands espaces et parvenir à se remplir complètement l'estomac dans un pâturage ou tout autre mourrait de faim. Bien plus, les moutons ne s'entretiennent constamment en bonne santé que sur les sols exempts d'humidité.

Tel autre trouvera plus avantageux de se livrer à l'élevage du cheval, particulièrement du cheval léger, lorsque, sous un climat sec et chaud, il possède un sol qui manque d'humidité; mais néanmoins qui se distingue des terrains à moutons par une plus grande fertilité; car le cheval, quoique se plaisant sur les terrains secs, ne profite bien que lorsqu'il y trouve une nourriture appropriée à ses besoins plus grands que ceux du mouton.

L'espèce bovine, au contraire, donne ses meilleurs produits atteint sa plus forte taille et ne réussit complètement que sur les sols entièrement opposés au précédent; par exemple sur les terrains riches et frais. Pour cette espèce, il faut que l'humidité et la richesse du sol, jointe à la douceur du climat, entretienne une végétation vigoureuse et soutenue pendant la plus grande partie de l'année. Ce que nous venons d'énoncer est une règle générale et nos lecteurs doivent l'adapter comme telle; mais nous n'ignorons pas que, dans l'espèce bovine comme chez tous les animaux domestiques, il existe un grand nombre de races bien différentes les unes des autres par leurs produits et leurs besoins, aussi nous aurions tort de n'en pas tenir compte. Mais cette distinction fera l'objet d'une étude plus détaillée quand nous parlerons des races dans chaque espèce.

Enfin l'espèce porcine, préfère à tout autre les terrains marécageux, très-humides et le parcours des bois.

Maintenant, il ne suffit pas de tenir compte des conditions sous lesquelles les différentes espèces animales réussissent le mieux. Ce n'est que le point de départ et parce que le point de départ est bon, il ne faut pas conclure qu'il suffit pour atteindre le but. D'un même point peuvent partir divers chemins qui nous conduiront dans des directions bien différentes. Les races et les branches de spéculation que l'on peut suivre avec elles exigent aussi des conditions physiques et économiques différentes qu'il est important de bien distinguer. Du choix que l'on fera entre toutes les spéculations qui se présentent dépendra la direction

plus ou moins bonne que prendront les affaires de la culture et par conséquent le profit ou la perte.

Les races comme les plantes subissent l'influence du sol et du climat, tout le monde l'admet. Ainsi pour engraisser des bœufs au pâturage, il faut un terrain riche et un climat qui favorise la croissance abondante de l'herbe ; tandis que les laines les plus fines s'obtiennent des moutons entretenus sur les terrains légers des climats secs.

Eh bien, vouloir changer les rôles, faire de l'engraissement au pâturage sur des terrains secs et légers, ou bien chercher à obtenir des laines fines sur des sols riches et humides est tout simplement absurde. Heureusement que ces erreurs sont trop palpables pour qu'on s'y laisse aller ; mais il en est d'autres qui, pour n'être pas aussi visibles que les précédentes, n'en exercent pas moins une grande influence sur les succès de la spéculation.

En général, n'oublions pas que, toutes choses égales d'ailleurs, plus la race est développée, plus son alimentation doit être abondante, variée et régulière.

Le vieux dicton : tels fourrages, tels bestiaux est parfaitement exact, il exprime en deux mots la solidarité complète qui existe entre l'amélioration de la culture et celle du bétail. Nous voudrions que tous nos lecteurs fussent convaincus de cette vérité. La bonne alimentation forme les animaux de grande taille et c'est en vain que l'on essaie d'augmenter la taille de jeunes sujets par le choix de reproducteurs de grandes races. Le seul résultat de cette manière d'opérer si peu raisonnée, sera des produits défectueux, plus défectueux même que ceux de la race que l'on veut améliorer. Tandis que par l'amélioration du régime seule, celle de la race se fera d'elle-même presque à l'insu du cultivateur.

La possession des animaux améliorés n'est donc réellement avantageuse que dans certaines situations malheureusement encore bien rares avec le système de culture généralement suivi. Nous admettons avec les meilleurs auteurs et les plus intelligents praticiens que les races perfectionnées produisent la rente la plus élevée, donnent avec une même quantité de fourrages des revenus plus forts que les races communes. Mais on se trompe grandement lorsque l'on pense que partout et toujours leurs produits sont proportionnels à l'alimentation qu'ils reçoivent. Tant que l'alimentation que ces races obtiennent égale ou dépasse celle sous l'influence de laquelle elles se sont formées, les profits sont abondants ; mais du moment qu'elle devient plus faible, c'est-à-dire du moment que ces races sont soumises au régime de la misère, les profits qu'elles donnent sont plus faibles que ceux des sujets de races communes.

Toutes les races, depuis la plus améliorée jusqu'à la plus chétive, se sont formées sous l'influence d'un régime particulier et ne sont complètement profitables que lorsqu'elles reçoivent ce régime ou qu'on l'augmente.

De ceci nous devons conclure que chaque phase dans l'amélioration de la culture demande une race qui lui est propre ; mais vouloir commencer la transformation des races avant celle de la culture c'est se créer une position impossible.

N'interversons pas les rôles à culture pauvre, animaux chétifs ; mais à culture riche, animaux perfectionnés. Les premiers tireront un bon parti de la triste position où ils sont placés, tandis que les seconds y perdraient toutes leurs qualités les plus précieuses ; ceux-ci, au contraire, sont les seuls qui puissent donner les produits proportionnels à l'abondance où on les a placés.

Les races chétives réussiront donc mieux que toutes les autres dans les exploitations où les améliorations culturales n'ont pas encore pénétré ; mais les races améliorées seules mériteront une place dans les cultures riches et capables de leur procurer un régime abondant, varié et régulier. En un mot, les races

perfectionnées sont le but de toutes les améliorations agricoles, et celles d'un moindre mérite sont le moyen d'y arriver.

Examinons comment les choses se passent dans la pratique, et nous aurons une preuve de l'exactitude de ces principes.

Tout le monde admet : 1o. que l'amélioration en agriculture consiste à enrichir le sol de manière que la production atteigne son maximum ; 2o. que le moyen d'y arriver consiste dans l'emploi des fortes fumures ; 3o. que ces dernières ne peuvent être obtenues que par une grande quantité de fourrage consommée par un nombreux bétail qui paie par ses produits autres que le fumier toutes les dépenses qu'exige son entretien. En résumé, le moyen d'arriver à l'amélioration de la culture consiste donc à produire beaucoup de fourrages, ce qui ne peut se faire que graduellement ; mais une fois cette forte production de fourrages obtenue, c'est le moment de se pourvoir d'animaux perfectionnés. Car alors ces bestiaux se trouvent dans la position la plus favorable pour produire abondamment.

En effet, les animaux de races perfectionnées exigent, dans toutes les saisons de l'année, une alimentation exempte de toutes les causes qui peuvent la réduire, une alimentation toujours constante et toujours variée. Cette exigence est pleinement satisfaite en hiver par un régime basé sur les racines et les fourrages secs, et en été par des fourrages verts ou un pâturage varié et toujours abondant. C'est précisément ce qu'obtient la culture riche des contrées où les améliorations agricoles ont pénétré.

Les animaux de races rustiques, au contraire, ont moins de besoins, peuvent parcourir de grands espaces pour trouver leur nourriture, ne souffrent pas trop dans les temps de pénurie ; mais ne profitent pas aussi bien au milieu de l'abondance. Ce sont, par conséquent, les plus profitables dans les exploitations arriérées, où l'amélioration de la culture n'a encore fait que peu de chemin.

L'aptitude fourragère du sol, voilà donc le guide le plus sûr dans le choix de la race la plus convenable ; suivant que cette aptitude aura été portée à un degré plus ou moins élevé, on pourra adopter un bétail d'une taille plus ou moins forte et ayant acquis une amélioration plus ou moins avancée. Avec une grande production de fourrages variés, il deviendra facile de substituer aux races locales, quelquefois bien défectueuses, d'autres races plus parfaites, et tirant un meilleur parti de l'alimentation plus abondante et plus variée qu'on peut leur procurer. Mais ici plus que dans toute autre circonstance, il est d'une extrême importance de bien calculer d'avance quelle est la somme de fourrages qu'exige l'entretien convenable de ces nouveaux sujets et de la comparer avec celle que peut produire la terre, non-seulement dans les années de fertilité exceptionnelle, mais encore dans les années où la production n'est que moyenne.

Le calcul des budgets de consommation, basé sur les bonnes ou très-bonnes années, est complètement faux et exposerait l'exploitant à des mécomptes graves ; car, si, comme cela arrive assez souvent, les rendements ne sont que médiocres, on se trouve dans la gêne et par conséquent obligé, ou de réduire ses troupeaux, ou de diminuer les rations, et dans cette extrémité les sujets de races améliorées sont loin de soutenir leur réputation. Il vaudrait mieux ne posséder que des sujets plus rustiques accoutumés au régime de la misère. Mais en calculant d'après le rendement des années moyennes, on s'épargnera bien des ennuis et on atteindra presque à coup sûr le but proposé.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Nous sommes heureux de voir que les journaux avec qui nous

étions en affaire, sont satisfaits des explications et raisons que nous leur avons données; nul n'a répliqué, à notre dernière réponse. Pour ne rien déguiser cependant, nous dirons que l'un d'eux, le *Courrier de St. Hyacinthe*, nous semble bouder. Il ne nous arrive plus depuis que nous avons eu l'honneur et le plaisir de répondre à ses gracieusetés. M. son Rédacteur profite de la circonstance pour se décharger le cœur sur notre compte: on vient de nous avertir de cet honnête et délicat procédé. On dit que les Bédouins, de même que certaines tribus sauvages, se cachent ainsi pour décocher plus sûrement leurs traits.

La liste des ministres, telle qu'on la donnait après remaniement dans le cabinet fédéral et telle que nous l'avons publiée dans notre numéro du 4 novembre, n'est pas exacte en tous points. Voici les modifications qu'elle doit subir pour être d'accord avec ce qu'il y a d'officiel aujourd'hui: Président du Conseil, l'hon. Ed. Kenny; Ministre du Revenu de l'Intérieur, l'hon. A. Morris; Ministre de l'Agriculture et des Statistiques, l'hon. C. Dunkin; Receveur-Général, l'hon. J. C. Chapais. Le Secrétaire d'Etat est l'hon. J. Cox Atkins.

De mauvaises nouvelles, qu'il ne faut cependant pas regarder comme certaines, nous arrivent de la Rivière Rouge. Il paraît qu'un corps armé de cinq ou six cents canadiens-français et métis se serait porté à la rencontre du lieutenant-gouverneur McDougall pour l'empêcher de pénétrer dans la colonie; que ce dernier aurait envoyé M. Provancher en parlementaire aux insurgés qui l'auraient retenu prisonnier; et qu'enfin M. McDougall, qui occupait un poste à deux milles des frontières américaines, aurait été forcé par les insurgés de repasser les frontières. Un télégramme d'Ottawa ajoute à ces nouvelles que les insurgés restent campés à six milles des frontières, que leur nombre augmente continuellement, qu'ils sont commandés par un métis canadien du nom de Loranger, que les colons anglais s'organisent pour un mouvement armé contre les insurgés, et qu'il pourrait bien y avoir effusion de sang. On suppose que ce sont les colons américains, désireux de l'annexion, qui ont excité cette révolte.

A propos d'une des clauses d'un projet de loi, relatif aux écoles primaires, lequel vient d'être présenté à la législature d'Ontario, la *Minerve* demande que le salaire des instituteurs et des institutrices ne soit plus déterminé par les commissaires d'écoles, trop inclinés à céder à l'attrait du bas prix. Elle dit que les écoles à bon marché ont fait leur temps et qu'il faut payer le prix si nous voulons avoir des instituteurs et des institutrices qualifiés. Et en effet, parmi les jeunes gens distingués qui se vouent à l'enseignement, quels sont ceux qui pourraient consentir à vivre constamment dans l'obscurité et les privations? Le *Courrier du Canada* dit là-dessus: "Nous unissons de tout notre cœur notre voix à celle de la *Minerve* pour presser notre gouvernement de suivre l'exemple du cabinet d'Ontario et d'accorder à la classe si utile et si dévouée des instituteurs un peu plus de protection qu'on ne lui en a donnée jusqu'à ce jour. Il est de fait que les instituteurs et les institutrices ne sont pas assez rémunérés, et la conséquence de cette ladrerie c'est que les jeunes personnes les mieux qualifiées pour diriger une école primaire reculent devant les sacrifices sans compensation qu'elles ont en perspective, et qu'elles désertent une position qu'elles auraient pu suivre avec honneur pour elles et profit pour le pays.

"Nous pensons avec la *Minerve* qu'il est à propos que le gouvernement intervienne et fixe le minimum du salaire que les commissaires d'écoles seront tenus de donner aux instituteurs dont ils requièrent les services."

Le *Courrier du Canada* ajoute qu'il faudrait une réforme dans la manière d'opérer des bureaux d'examineurs, disséminés par toute la province. Ces bureaux, dit-il, sont assez souvent d'une excessive bienveillance pour les aspirants à l'enseignement,

et n'exigent pas toujours d'eux les qualifications qu'ils devraient être tenus de fournir.

M. le curé de Ste. Julie de Somerset, dans une lettre qu'il écrit à M. le rédacteur du *Courrier du Canada*, objecte fortement à ces suggestions. Il dit avec raison que l'instruction à donner à la masse des enfants du peuple ne peut et ne doit être que fort restreinte, élémentaire en un mot. La lecture, l'écriture, les prières, le catéchisme, les premières règles de l'arithmétique, les éléments de la grammaire, quelque peu d'histoire et de géographie, voilà ce que doit comprendre cette instruction. Or, qu'est-il besoin pour la donner d'avoir des instituteurs et des institutrices qui aient étudié tant de choses, qui soient si bien qualifiés sous le rapport du savoir? Les écoles de la campagne n'ont pas besoin d'être tenues par des maîtres qui connaissent la belle littérature, la botanique, les mathématiques, l'astronomie, la physique et la chimie. Il y avait de très-bons maîtres et de très-bonnes maîtresses d'école avant l'établissement des écoles normales; on peut encore en trouver d'excellents et d'excellentes qu'elles n'ont pas formés. M. Martel fait ensuite voir que la grande raison qui empêche l'instruction de se répandre autant qu'on le désirerait, c'est la gêne où se trouvent la plupart de nos familles canadiennes des campagnes. Il dit que par conséquent il ne faut pas mettre de nouvelles entraves à sa diffusion par un zèle malentendu; que les écoles coûtent assez cher au peuple et que lui demander de faire plus qu'il ne fait serait irraisonnable. Il termine en disant qu'on répète partout que les temps sont durs et qu'il est bon de se rappeler que c'est le peuple qui en souffre le plus.

Il y a eu collision la semaine dernière, à quelques milles de Kingston, entre un train mixte venant de l'Est et le train express venant de Toronto. L'ingénieur et le chauffeur de ce dernier train ont été tués instantanément. Il n'y a point d'accident à déplorer parmi les passagers, au nombre desquels était M. J. C. Taché. Les nombreux amis de ce digne Monsieur se réjouissent de ce qu'il est sorti sain et sauf du danger qui l'a menacé.

Mgr. l'Archevêque de Québec a écrit de Liverpool, le 2 novembre, à M. le G. V. Cazeau. Sa Grandeur a fait une heureuse traversée; sa santé est excellente, de même que celle des prêtres et des prêtres qui font le voyage en même temps qu'elle. Tous devaient partir le lendemain pour Londres.

Les nouveaux zouaves pontificaux canadiens ont obtenu une audience de Pie IX, jeudi, le 28 octobre dernier. Mgr. de Montréal et tous les prêtres canadiens actuellement à Rome étaient présents. Pie IX leur a dit qu'il avait grand espoir dans ces secours que lui envoyait le Canada; qu'en les voyant il se rappelait une vieille prophétie, portant que la papauté triompherait de ses ennemis par les secours qui lui viendraient de l'Amérique; et que pour remplir le rôle que leur assignait la Providence il leur fallait l'assistance d'en haut. Il les a ensuite félicités de leur dévotion envers St. Jean-Baptiste: "Que ce grand saint," dit-il, qui passa sa vie dans le désert à prier et à prêcher, soit votre modèle et marche à votre tête." Au moment de les bénir, Pie IX a ajouté: "Dans cette bénédiction que je vais vous donner, je demanderai à Dieu qu'il vous donne la force de toujours combattre les combats du Seigneur et de résister à tous les ennemis de votre salut; au Fils, qu'il vous donne la sagesse pour discerner le bien d'avec le mal et savoir reconnaître les pièges de l'ennemi, partout où il se rencontrera sur vos pas; au Saint-Esprit, l'amour, pour que vous vous aimiez les uns les autres, et que vous aimiez dans vos camarades la personne même de Jésus-Christ."

Après les avoir bénis, le Saint Père admit nos jeunes compatriotes au baise-main des pieds, puis il distribua des médailles à chacun d'eux.

L'Événement reproduit le manifeste des catholiques libéraux du *Correspondant* et le qualifie de *document important*, de *remarquable écrit*. Nous avons parlé de ce manifeste dans notre dernière *Revue*; et nous avons fait voir que, en égard aux idées qu'il a pour but de faire prévaloir, il est bien loin de mériter une appréciation favorable, une appréciation de nature à engager des catholiques à partager ces idées. Nous le répétons encore : ce manifeste porte atteinte à la doctrine catholique; il la blesse même gravement; car, neoublions pas, la doctrine catholique comprend non seulement toutes les vérités définies comme étant de foi, mais encore une foule d'autres vérités qu'il faut aussi croire et défendre. S'il y a hérésie à nier opiniâtrement les premières, il y a faute grave à nier les autres. Aussi le *Syllabus* a-t-il condamné la proposition qui dit que les professeurs et les écrivains catholiques ne sont tenus d'enseigner et de défendre que les seules choses proposées à la croyance commune, à titre de dogme de foi, par le jugement infallible de l'Église.

Quoiqu'on ne puisse pas dire actuellement que l'infaillibilité du Pape est une vérité de foi, on ne peut cependant pas la traiter, comme le fait tout d'abord le *Correspondant*, de simple opinion que l'Église permet de professer ou de rejeter. On n'est pas libre de la regarder comme une doctrine douteuse, d'embrasser, d'enseigner ou de soutenir l'opinion qui la nie. Elle fait partie de la doctrine catholique, elle a toujours été crue, enseignée et professée; c'est une vérité certaine et tellement certaine que l'opinion contraire est qualifiée par de très-graves théologiens d'*erreur* et de *quasi-hérétique*. Aussi, tous les évêques, dans leurs mandements sur le Concile œcuménique, disent, lorsqu'ils parlent de l'infaillibilité du Pape : "C'est la doctrine de l'Église et vous devez la suivre."

Nous le demanderons maintenant, quelle raison ou quelle excuse peut-on alléguer pour se justifier de reproduire, en en faisant l'éloge, un écrit qui, comme le manifeste du *Correspondant*, blesse gravement l'enseignement catholique? Ce manifeste peut être exprimé en excellent français, il peut être un modèle de beau langage, un superbe morceau de littérature, mais, toute belle qu'en soit sa forme, le fond n'en demeure pas moins mauvais en plusieurs endroits.

M. le correspondant du *Journal de Québec* qui signe *Un Catholique* et qui est devenu fameux par sa discussion sur *Gaillie* avec *Un Chrétien*, nous tombe sur le dos juste au moment où nous allons mettre sous presse. Nous lui passons les sarcasmes qu'il se permet à notre adresse, quoiqu'il proteste ne parler qu'avec le *calme de la raison*. Si nous voulions riposter sur le même ton, nous le flagellerions jusqu'au sang. Mais non; nous ne voulons lui dire que quelques mots en réponse à ses deux grandes colonnes en *mignon*, car véritablement elles ne valent pas la peine d'une longue réfutation.

M. le correspondant du *Journal de Québec* dit d'abord qu'il a de pénibles réflexions à exprimer sur une pièce étrange, fabriquée par messieurs de la *Gazette des Campagnes*. Ici, nous lui dirons qu'en toute justice il ne doit pas parler au pluriel. La pièce qui lui déplaît tant n'est pas le fait de plusieurs, mais d'un seul, comme tout ce qui paraît dans la *Revue de la Semaine*, et ce unique personnage ne craindra pas de lui décliner son nom, si besoin il y a.

Mais quelle est donc cette pièce étrange que signale M. le correspondant? C'est celle où nous avons parlé de la *brochure libérale* de Mgr. Dupanloup sur l'*Encyclique* et la *Convention* du 15 septembre et du bref que le vénérable prélat a reçu à cette occasion; celle où nous avons parlé de la *Lettre* du même prélat sur le *futur Concile œcuménique*.

M. le correspondant, selon sa coutume, car il a déjà promis une demi-douzaine de brochures, donne à entendre qu'il va

reproduire et réfuter tout ce que nous avons dit. Pas du tout cependant. Il laisse là la *brochure libérale* de Mgr. Dupanloup sur la *Convention* du 15 septembre, de même que le bref reçu à cette occasion, et en revanche il s'étend outre mesure sur l'appréciation que nous avons faite, d'après autorité, de la *Lettre* de Mgr. d'Orléans.

Il nous demande d'abord quel est le prélat français à qui Mgr. Chigi a dit ce que nous avons cité. Nous ne sommes nullement obligé de répondre là-dessus, quoique nous ayons en mains tout ce qu'il faut. N'ayant jamais été convaincu de malversation en fait de citations, nous ne nous croyons pas obligé de répondre à la sommation de M. le correspondant. Nous maintenons tout ce que nous avons dit et nous affirmons encore que c'est l'exacte vérité.

Il dit ensuite, à mots couverts, que nous manquons à l'autorité en critiquant la *Lettre* de Mgr. Dupanloup. Et voici comment : deux prélats canadiens, dit-il, dont l'un est l'archevêque de Québec, ont parlé en termes élogieux de cette lettre. — Nous sommes fort aise de voir M. le correspondant aussi dévot envers l'autorité ecclésiastique. Lui qui s'est évertué pendant plus de deux mois à démontrer, inutilement cependant, que le *St. Office* peut se tromper et s'est réellement trompé, et qui soutient qu'en agissant ainsi il défendait la vérité, avouera-t-il que par là il disait aux simples fidèles que si une Congrégation romaine, composée de cardinaux et présidée par le Pape peut se tromper, à plus forte raison deux évêques le peuvent-ils? Que Monsieur n'oublie point qu'il n'y a pas une demi-douzaine d'autorités ecclésiastiques : il n'y en a qu'une seule.

Il voudrait de plus que l'autorité diocésaine nous fit taire, car, dit-il, il y a des bornes à la tolérance et à l'audace. Pourquoi donc ne tient-il pas le même langage à propos de l'*Événement* qui de ce temps-ci publie le manifeste du *Correspondant* où fourmillent une foule d'erreurs, erreurs qui portent atteinte à la plus sainte des autorités, celle du Pape? Là, on va même jusqu'à dire que depuis trois siècles la soumission des fidèles envers le Pontife Romain a l'aspect d'une *superstition idolâtre*! Pourquoi encore, puisque M. le correspondant a tant d'amour pour la vérité, laissait-il bafouer cette même vérité et le simple bon sens par le *Pays* de Montréal, en 1867, en recevait-il les éloges sans protestation, et n'avait-il d'autre souci à cette époque que de lancer des traits aux MM. du Séminaire de St. Hyacinthe? Nous aimerions à savoir comment il s'y prend pour mettre en harmonie toutes ces attitudes qu'il prend.

Nous le prions de plus de remarquer que la lettre de Mgr. l'archevêque, à propos de l'écrit de Mgr. d'Orléans, n'oblige personne à croire que cet écrit fait autorité, puisqu'il n'y est rien ordonné par autorité diocésaine. Quel clergé a jamais pu être obligé d'admirer ce que son chef regarde comme *admirable*? Nous serions curieux de voir quelles sont les prescriptions du droit canon à ce sujet.

M. le correspondant croit nous avoir accablé, écrasé par la longue citation qu'il fait de la *Civiltà cattolica* en faveur de Mgr. Dupanloup. Qu'il se détrompe. Nous savons ce que valent les éloges en certaines circonstances. La *Civiltà cattolica* ne fait, dans ce que Monsieur en cite, que suggérer à Mgr. d'Orléans, sous forme d'éloges, ce qu'il aurait dû dire. Comment M. le correspondant ne l'a-t-il pas vu? N'a-t-il pas cité en soulignant comme la *Civiltà* : "Pour connaître le *vrai sens* de l'auteur, il faut tenir compte de la personne qui parle, de ceux à qui elle s'adresse, etc." Donc, d'après cela, les paroles de Mgr. d'Orléans, pour être bien interprétées, ont besoin des commentaires de ceux qui ont une notion vraie de l'idée catholique.

M. le correspondant dit vers la fin de son écrit : J'oppose à la *Gazette des Campagnes*, entr'autres autorités, celle de la *Civiltà cattolica*, ORGANE AUTORISÉ DU SOUVERAIN PONTIFE.

Monsieur ne dit pas la vérité ici ; il veut tromper ou il est ignorant. Jamais la *Civiltà cattolica*, dont nous respectons fort cependant la manière de voir, n'a été l'organe du Souverain Pontife. Nous avons pièce en main pour le prouver quand on nous le demandera.

En terminant, nous dirons à M. le correspondant : Vous dites que vous parlez à des prêtres : vous savez que vous-même vous êtes prêtre. Or donc, parlez en conséquence si vous ne voulez pas que nous vous en disions plus long que vous ne voudriez en savoir. Nous ne trouvons pas du tout mauvais que vous nous contredisiez ; mais, si vous le faites, faites-le en gentilhomme. C'est le moins que nous puissions demander.

On lit ce qui suit dans la *Minerve* : Mgr. Dupanloup vient d'adresser un mandement à son clergé, dans lequel il dit qu'il est inopportun de discuter l'infailibilité du Pape avant le Concile. Il blâme l'*Univers* et la *Civiltà-Cattolica* d'avoir touché cette question délicate. " Si le fait est réel, comme le diront bientôt les journaux d'Europe, il est de nature à mal impressionner sur le compte de Mgr. d'Orléans. Comment le vénérable prélat peut-il trouver mauvais que l'*Univers* et la *Civiltà-Cattolica* défendent contre Mgr. Maret, le *Correspondant* et d'autres encore une doctrine très-certaine et qui a toujours fait partie de l'enseignement catholique ? Comment se fait-il qu'il ne blâme que ceux qui soutiennent l'infailibilité du Pontife romain et qu'il n'appuie pas de la même façon sur ceux qui l'attaquent ? Cela paraît assez singulier. Mais encore une fois il est bon d'attendre d'autres nouvelles, car, malgré les tendances bien connues de Mgr. Dupanloup, il est difficile de croire ce qu'on dit présentement sur son compte.

Dans la soirée du 22 octobre, cinq prêtres, dont quatre religieux, ont été assez gravement blessés dans une des rues les plus fréquentées de Bologne par un garibaldien du nom de Valentino Montésie. La canaille révolutionnaire applaudit à cet exploit ; elle ne hurle et ne menace que quand les honnêtes gens demandent protection contre les scélérats et les bandits. On se rappelle ces hideuses clameurs à propos des religieuses de Cracovie.

CORRESPONDANCE

Colonisation

M. l'Éditeur,

Le compte-rendu de l'assemblée du bureau de direction de la société de colonisation de Kamouraska, tenue à St. Alexandre, il y a quelques semaines, a été remarqué à Madawaska.

M. Lévis Thériault, député du comté Victoria (Madawaska), au parlement du Nouveau-Brunswick, vient d'écrire : " En lisant dernièrement la *Gazette des Campagnes*, j'ai vu que votre société de colonisation de Kamouraska se propose de coloniser les terres de Pohénégamook et du lac long qui s'étendent du côté du Nouveau-Brunswick. Cette nouvelle me fait beaucoup de plaisir, car je me propose de demander un octroi de \$500, et plus si je puis, pour commencer à ouvrir un chemin depuis l'embouchure de la rivière St. François, touchant le lac long et allant rejoindre la route à LeBel ou ses environs. J'espère que, par cette route, nous pourrions vous donner un bon coup de main pour faire établir les belles terres qui se trouvent en ces endroits. Puisse votre société de colonisation réaliser ses vœux, établir un grand nombre de colons. "

Cette déclaration du député de Madawaska doit encourager ceux qui veulent s'établir sur les belles terres de Pohénégamook et de la rivière bleue. Ils seront là au centre d'une colonie ayant une communication directe et facile avec le haut de Madawaska, le chemin Témiscouata et St. Alexandre sur le St. Laurent.

24 novembre 1869.

F. P.

Soins à donner aux fumiers

Nous traduisons pour la *Gazette des Campagnes* l'article suivant que nous offre l'*American Stock Journal* :

A l'heure qu'il est, tout le fumier fabriqué et accumulé pendant l'hiver dernier a été transporté sur les champs et appliqué aux récoltes, laissant la cour du cultivateur nette et prête à recevoir un nouveau tas de fumier. Tous les cultivateurs doivent faire leurs efforts pour rendre le monceau d'engrais de 1870 plus volumineux et plus riche que ne l'a été celui de 1869.

Le cultivateur économe, qui entend bien ses affaires, recueille avec grand soin et prépare, pour en avoir un bon débit au marché, toutes ses récoltes, qu'elles proviennent des champs, du verger ou du jardin, et tout cela afin d'augmenter la somme de l'argent en caisse ; il devrait apporter tout autant de soin à recueillir les matières capables de grossir et d'enrichir son tas de fumier. Les feuilles d'arbres, les mauvaises herbes provenant des sarclages, la vase des marais ou des rivières, devraient être recueillies et mélangées avec les fumiers d'étables. Ces substances absorbent l'ammoniaque et les sels fertilisants qui autrement se perdraient par l'évaporation.

Le monceau doit avoir son sommet bien nivelé et être placé à l'ombre de manière à encourager le bétail à marcher dessus et le fouler. Ce qui aura l'avantage de hâter et de favoriser la fermentation ; par conséquent fabrication plus convenable du fumier. Les autres parties de la cour qui ne sont pas occupées par le monceau, doivent être bêchées ou piochées deux ou trois fois par semaine et la terre rejetée sur la surface de l'engrais.

On doit prendre un soin minutieux d'empêcher le tas de fumier d'être lavé par l'eau qui tombe du toit des bâtiments ou celle des ruisseaux et des rigoles goulées par les grandes pluies.

Dans les fermes où les fumiers sont conservés dans des caves ou sous des abris, on doit également encourager le bétail à le piétiner et à y laisser tomber leurs urines, car la fermentation dégage une énorme quantité d'humidité, et si on ne prend pas les moyens d'entretenir l'humidité nécessaire, le fumier brûlera et sa richesse sera par là beaucoup diminuée. On doit de temps en temps pratiquer des ouvertures dans le monceau, et si le fumier ne paraît pas assez humide il faudra faire des arrosages.

Lorsque le bétail est envoyé en pâture au printemps, le fumier doit être travaillé à la fourche, en commençant par un des côtés du tas et retournant chaque fourchée. Par ce moyen, l'engrais devient saturée d'air atmosphérique et il se produit une nouvelle fermentation qui l'améliore beaucoup. On devra agir de même avec les fumiers recueillis dans des caves ou sous des abris. Ceux qui sont conservés dans la cour devront maintenant prendre la forme d'une meule de foin, en donnant au centre plus d'élévation et aux parois une inclinaison régulière, ceci aura pu s'obtenir lorsqu'on l'a remué à la fourche. Le sommet du monceau doit ensuite être recouvert d'une couche de terre afin d'empêcher l'évaporation par le soleil et rester dans cet état jusqu'à ce qu'on le transporte au champ. Quant au fumier garde sous abris, on doit le ramasser en une masse compacte, en lui donnant une grande hauteur et le pressant fortement, de manière à lui procurer une fermentation convenable.

Table des équivalents nutritifs

La qualité nutritive des pailles, fourrages et racines varie suivant le climat et les terrains qui les ont produits, et en raison de la température et de l'humidité de l'année. Le tableau des équivalents que nous donnons ici, quoique dressé par les agronomes les plus distingués, ne peut servir que comme données approximatives. Chaque cultivateur peut, par l'usage et par sa propre expérience, se faire un tableau spécial basé sur la qualité des produits qu'il

récolte. Chacun, connaissant la quantité de foin de prés nécessaire à la ration journalière de ses bestiaux, pourra, à l'aide de cette table, varier les divers aliments composant la ration, en lui conservant la valeur nutritive de celle du foin. Le prix de la ration en foin de bonne qualité étant connu, les données de cette table serviront à calculer s'il y a avantage à remplacer telle nourriture par telle autre, ce qu'il importe de faire surtout quand il s'agit de consommer des denrées achetées ou de vente habituelle.

Sont égaux en général à 100 lbs. de foin de bon pré.

300 lbs. de betteraves,
200 " de pommes de terre cuites,
250 " de pommes de terre crues,
275 " de carottes,
500 " de navets, choux,
400 " de paille de sarrasin,
300 " de paille de seigle et de blé barbu,
250 " de paille d'orge et de blé non barbu et de menues pailles diverses,
200 " de paille d'avoine, pois, vesce, féverolle,
50 " d'avoine, orge, sarrasin en grains,
45 " de blé d'Inde, seigle, vesce,
40 " de féverolles,
30 " de pois,
35 à 40 lbs. de farine d'orge et de blé inférieur,
80 à 150 " de sons de blé et de seigle.

Voici maintenant comment on peut faire usage de ce tableau :

Si l'on veut remplacer 10 lbs. de bon foin par des pommes de terre crues dont le tableau indique qu'il faut 250 lbs. pour remplacer 100 lbs. de foin, on multiplie l'équivalent des pommes de terre 250 lbs., par la quantité de foin qu'on désire remplacer, 10 lbs., ensuite on divise ce produit 2500 lbs. par l'équivalent du foin, 100 lbs. Le quotient, 25 lbs., est la quantité de pommes de terre qu'il faut donner pour que l'animal soit aussi bien nourri que lorsqu'il ne consommait que du foin. Il ne faut pas perdre de vue que la proportion suivant laquelle les divers aliments figurent dans la ration du bétail, influe puissamment sur leur valeur nutritive. Bien associés selon les espèces de bétail et le service qu'on attend de ce bétail, ils se font valoir les uns par les autres ; mal associés, ils se nuisent réciproquement aux dépens du bétail.

Un bon grain de blé de la Mer Noire.—1308 pour un

Nous ignorons si c'est celui dont parle l'évangile, mais toujours est-il que celui-ci n'a pas poussé à côté de l'ivraie et qu'il a donné un rendement magnifique.

Messire Archambault, curé de St. Hugues, a semé, le printemps dernier, dans son jardin un grain de l'ancien blé blanc de la Mer Noire. De ce grain a sorti une tige grosse et forte qui portait dans sa période la plus avancée une belle couronne de trente-deux épis, qui ont fourni en tout treize cent huit grains.

Le plus riche de ces épis a fourni soixante-et-dix gros grains ; le plus pauvre, onze ; donnant par conséquent une moyenne d'à peu près quarante-et-un grains par chaque épi (moins quatre pour produire cette juste moyenne). Le tout a été recueilli après quatre mois à compter du jour où le grain a été mis en terre, les tiges ne donnant pas leurs fruits mûrs en même temps. D'autres tiges se sont fanées dans toute leur fraîcheur.

Cette tige fertile est conservée à titre d'échantillon ; elle est dépouillée de ses épis ; mais on peut les compter, par le nombre de pivots qui restent à son extrémité supérieure.—*Comm.*

Petite chronique agricole

Il paraît que l'hiver n'est pas moins hâtif en France qu'en Canada, car voici ce que nous lisons dans la *Revue d'économie rurale* du 4 novembre :

“ Le temps est bien mauvais depuis quelques jours ; on dirait vraiment que nous sommes en plein hiver. La neige est tombée en abondance, et dans quelques localités, on en trouverait sur le sol 4 à 5 centimètres (environ 2 à 2½ pouces), ce qui ne peut faire aucun mal aux blés en terre, du moins nous le croyons ; cependant il faut le dire, le froid et la neige sont arrivés un peu trop vite, car les travaux de la campagne n'étaient pas encore terminés, il restait des betteraves à arracher, des blés à semer, etc., etc. ; mais le beau temps reviendra, et il sera facile alors de rétablir l'équilibre. ”

Nous avons eu mercredi dernier, le 17, une véritable tempête d'hiver, neige abondante, gros vent, froid de janvier. En un instant la terre s'est trouvée entièrement couverte de son blanc manteau. Nous nous en réjouissions, parce que nous avions l'espoir de voir disparaître pour longtemps les chemins boueux et raboteux du commencement de novembre. Mais tout cela a été de bien courte durée. Samedi et dimanche nous avons eu un changement subi dans la température. Un fort vent de sud-ouest a soufflé pendant ces deux jours, et à différents intervalles il est tombée une pluie abondante. On conçoit facilement que la récente neige de mercredi n'a pas pu résister longtemps à ces assauts, aussi lundi matin les champs étaient entièrement découverts, et au vent tiède de la veille, avait succédé un vent de nord-ouest qui a produit une forte gelée.

La neige nous revient. Puisse-t-elle cette fois se décider à rester, et protéger nos champs contre la rigueur du froid !

Les journaux nous annoncent que dès la semaine dernière il y avait beaucoup de glaces sur le lac St. Pierre et sur le fleuve en bas des Trois-Rivières ; que la rivière St. Charles était couverte de glaces dès mercredi, et que les bateaux et goëlettes qui se trouvaient alors dans le Havre du Palais étaient fort exposés à se voir forcés d'y prendre leurs quartiers d'hiver.

Il est descendu ces jours derniers un grand nombre de navires et de goëlettes. Un vent favorable enlève leurs voiles, et les pousse vers le golfe.

On dit qu'il y a abondance de loutres et de castors dans les territoires du Nord-Ouest, mais d'un autre côté on présume que les peaux de buffle seront rares à cause de la guerre que se font les Cris et les Pieds-Noirs.

On rapporte que le vapeur *Québec*, en descendant de Montréal, samedi dernier, a été assez sérieusement ballotté par la vague en furie, sa chambre à bagages a essayé quelques dommages. On conçoit aisément que la frayeur s'est emparée des passagers.

Mardi soir, vers 9 h. et 35 m., nous avons senti une légère secousse de tremblement de terre.

RECETTE AGRICOLE

Peinture économique pour les granges

A notre avis, aucune peinture ne supporte mieux l'action du temps que le rouge de Venise. Nous voyons, dans quelques petites villes, des maisons peintes en rouge depuis un temps immémorial et qui néanmoins paraissent aussi fraîches qu'aux premiers jours. Le bois se conserve admirablement et paraît n'avoir pas besoin d'une nouvelle couche de peinture d'ici à un quart de siècle. Mais on dira : qui est celui qui souffrira qu'on place une telle couleur sur sa maison ou sa grange ? Quant à nous, nous ne

ronvons pas que cette peinture ait un mauvais coup d'œil lorsque les boisures reçoivent une teinte, quelque peu différente du corps du bâtiment. Sous le rapport de l'économie il n'y a rien de préférable. Nous ne voudrions pas offenser le goût de personne en recommandant l'emploi de la peinture rouge pour une maison ou une grange, mais nous croyons qu'il est facile de vivre confortablement dans une maison ainsi peinte.

Un correspondant du *New England Farmer* donnait, il y a quelques années, la manière suivante de préparer une composition dont il s'était servi et qu'il trouva durable et économique :

Lait écrémé, un pot ; chaux fraîchement éteinte, huit onces ; huile de lin, six onces ; poix blanche de Bourgogne (*white Burgundy pitch*) deux onces ; blanc d'Espagne, trois onces. La chaux doit être éteinte dans l'eau, exposée à l'air, et mélangée avec environ le quart de la quantité de lait. L'huile dans laquelle la poix a été dissoute doit être ajoutée par petites portions au mélange de chaux et de lait ; puis on y jette le reste du lait et enfin le blanc d'Espagne. Cette quantité suffit pour donner deux couches à une surface contenant vingt-sept verges carrées (213 pieds). Si, à cette composition, on ajoute quelques parcelles de bleu, ou si le bleu est mélangé avec une petite quantité de noir, on obtiendra une teinte gris-perle. L'addition d'un peu de terre d'ombre naturelle donnera la couleur brune. Il est nécessaire que cette composition soit constamment agitée pendant qu'on en fait usage.

L'huile de pétrole, la benzine, etc., ont été essayées, pour les peintures foncées, avec des succès divers. Quelques personnes leur reprochent de ne pas durer convenablement. L'Éditeur du *Country Gentleman* s'est servi avec succès de l'huile de pétrole. Il recommande d'appliquer d'abord une couche d'huile de pétrole claire, seule ; puis après quelques mois, donner une couche de la même huile épaisse mélangée avec de l'ocre au d'autres peintures. Il a vu sur une grange une couche de cette peinture qui y avait été mise six ans auparavant et elle était encore fraîche et dure. On la recommande pour les toits aussi bien que pour les carrés de bâtiments.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LXX

L'oncle de Blanche. -- Henri de Brabant

(Suite.)

Le fait est qu'en examinant la chambre où elle avait été enfermée, Cina reconnut qu'en s'aidant des draps du lit, il lui serait possible de fuir. Elle était descendue par la fenêtre, jusque sur une pierre étroite, placée au-dessous à une distance d'au moins vingt pieds, et que de là elle s'était laissée glisser jusqu'en bas de la muraille. Les plus hardis ne purent voir sans frémir le danger auquel elle n'avait pas craint de s'exposer pour recouvrer sa liberté.

Zitzka fut extrêmement contrarié de cet incident, et s'empres- sa de dépêcher des émissaires dans toutes les directions.

Le forestier Gaspard et sa femme, que l'on avait fait prévenir la veille, arrivèrent en ce moment au château où ils furent reçus à bras ouverts par Blanche qui avait tant et de si étranges révélations à leur faire.

Pour être fidèle à l'histoire, nous devons dire que Zitzka avait à peine pris ses arrangements dans le château qu'il apprit qu'une armée Polonoise était entrée en Bohême, et marchait sur Prague, dans le dessein d'y renverser son gouvernement. Il n'y avait pas un instant à perdre, et Zitzka n'était pas homme à hésiter. Il serra sa fille dans ses bras, la confia aux Gaspard ; puis rassemblant son armée, il se mit à la tête et marcha à la rencontre de l'ennemi. Quant au château de Rotenberg, il y laissa une garnison assez nombreuse pour le défendre et garder prisonnier celui à qui appartenait cette forteresse.

Le matin de ce même jour, au moment où le soleil dorait l'horizon, Henri de Brabant s'éveilla dans sa tour du château d'Ildegardo. Il se sentait plus fort, et plus tranquille d'esprit que la

veille. Le vieux Bernard entra et lui remit une lettre en lui disant : Le porteur de ce message est arrivé il y a plus d'une heure, mais je n'ai pas voulu réveiller votre Excellence. Il a apporté avec lui un panier contenant toute espèce de provisions ; et il attend pour savoir s'il y a une réponse.

Henri de Brabant ouvrit la lettre qui était attachée avec un fil de soie rouge et scellée avec de la cire. Voici ce qu'elle renfermait :

« Moi, soussigné, le capitaine des Taborites, envoie mes félicitations à celui que la prudence m'empêche de nommer, de peur que cette lettre tombe dans les mains auxquelles elle n'est pas destinée.

— Des événements incroyables sont arrivés, des découvertes étranges ont été faites. L'armée royale n'existe plus. Rotenberg est dans mes mains, et je connais les mystères des souterrains du château. Mais tout cela n'est rien auprès de la révélation que je dois à la Providence : Blanche est ma fille !

D'après ce qu'elle m'a dit, je sais que vous êtes malade au château d'Ildegardo. Comme il paraît que Blanche ne connaît pas votre secret, je ne lui en ai pas parlé, et je n'en dirai pas un mot avant que vous ayez franchi la frontière d'Autriche. Vous pouvez donc, sans crainte, vous faire transporter au château de Rotenberg, d'où je vous écris, et où l'on vous prodiguera tous les soins que réclame votre état. Ma chère Blanche me charge de vous transmettre ses compliments respectueux.

« Tout à vous, d'amitié.

Jean Zitzka. »

L'on comprend que le contenu de cette lettre était de nature à surprendre grandement Henri de Brabant. Blanche, la jeune paysanne, la fille du capitaine général des Taborites ! C'était incroyable ! Et cependant c'était Zitzka qui le lui écrivait !

Le chevalier ne montra pas la lettre à Bernard, à cause des allusions qui le concernaient, mais il lui communiqua tout le reste.

— Et Blanche est la fille de Jean Zitzka ! s'écria le vieillard, dès qu'il fut revenu de son étonnement !

Oh ! que j'en suis content, que j'en suis content ! car elle est une grande dame, maintenant, et elle mérite de l'être ! oui, c'est presque une princesse, car sûrement son père est aussi grand qu'un roi. Seigneur chevalier, ajouta-t-il, en fixant les yeux sur Henri, cette douce et charmante enfant qui a passé là des semaines à vous soigner, pourra bien épouser l'un des plus grands princes de l'Europe : car quel est le souverain qui ne serait pas fier de contracter une alliance avec la fille du haut et puissant Zitzka ?

— Vous avez raison, mon ami, répliqua le chevalier, d'un air pensif.

— Et quelle réponse votre Excellence a-t-elle à donner au messenger ? demanda Bernard.

— Je suis trop faible encore pour pouvoir écrire, dit Henri. Qu'il veuille donc faire savoir à Zitzka que je suis très sensible aux attentions qu'il me témoigne, mais que je craindrais en me taisant transporter à Rotenberg de m'exposer à une rechute ; qu'au surplus j'ai envoyé un de mes serviteurs à Vienne, d'où il ne peut tarder à revenir.

Le vieillard sortit pour s'acquitter de sa mission ; et pendant plusieurs heures, Henri eut le loisir de réfléchir aux étonnantes nouvelles qu'il avait reçues.

Mais, ce même jour encore, il lui était réservé une autre surprise : car, après une visite que lui fit Bernard pour le préparer à ce qui allait se passer, Lionel et Conrad se précipitèrent dans la cellule, et tombèrent à genoux auprès du lit de leur maître.

Six jours après, une litière traînée par quatre chevaux arriva de Vienne, et Henri de Brabant quitta les ruines du château d'Ildegardo.

Le vénérable Bernard accepta la proposition que lui fit le chevalier, et consentit à l'accompagner.

LXXI

Comment Henri de Brabant tint sa parole.

Plusieurs mois se passèrent et la nature reverdit avec le printemps.

Zitzka avait marché contre les ennemis de son gouvernement, et les avait battus. Puis il s'était rendu à Prague où il avait été accueilli avec enthousiasme.

Nous ferons remarquer que le baron de Rotenberg avait été emmené à Prague, et que Blanche, durant l'absence de son père, et avec son autorisation, se retira chez le garde forestier Gaspard, pour y attendre le rétablissement de la paix. Avouons-nous qu'elle avait une secrète pensée en préférant la chaumière où s'étaient écoulées ses jeunes années au château que Zitzka avait d'abord laissé sous ses ordres ?

La première semaine d'avril tira à sa fin quand un courrier arriva de Prague à la chaumière du garde forestier. Il était porteur d'une longue et affectueuse lettre adressée par le capitaine-général à sa fille ; et dans cette lettre, Zitzka la priait de venir à Prague où tous les préparatifs étaient faits pour la recevoir.

Ce fut les larmes aux yeux, et en ayant bien de la peine à réprimer ses émotions que Blanche fut obligée de faire les préparatifs nécessaires pour son départ. Il fut convenu qu'elle se mettrait en route le lendemain matin. Les Gaspard et Hubert, qui s'étaient retirés à la chaumière, devaient l'accompagner, et douze Taborites, pris parmi la garnison du château de Rotenberg reçurent ordre de se tenir prêts à escorter les voyageurs.

Il était cinq heures de l'après-midi, lorsque ces préparatifs furent terminés ; et Blanche triste et rêveuse, sortit alors sur le seuil de la chaumière pour contempler encore une fois cette forêt dont tous les sentiers lui étaient familiers. Elle s'assit sur le banc de bois, et ne put retenir un soupir à la pensée qu'elle allait dire adieu à tous ces lieux qui tous lui rappelaient un souvenir.

Tandis qu'elle était plongée dans ses réflexions, tout à coup le galop de plusieurs chevaux vint frapper son oreille. Elle tressailla, et écoute, en détournant la tête, pareille au faon timide qui est surpris par les aboiements des chiens, pendant qu'il se désaltère à la source.

Mais le bruit cessa brusquement, et Blanche sentit son cœur se glacer soudainement. Elle se disposait même à rentrer, quand il se fit un bruissement à travers les branches des arbres, et un cavalier, seul, richement vêtu, apparut dans l'allée.

Le regard rapide que Blanche fit sur lui fut instantanément suivi d'une exclamation de joie qui s'échappa de ses lèvres. Puis, saisie d'une faiblesse soudaine, elle allait tomber, lorsque le cavalier, sautant à terre, la reçut dans ses bras.

— Dites-moi, Blanche, m'attendiez-vous ? demanda Henri de Brabant, que le lecteur a sans doute reconnu, en conduisant la jeune fille sur le banc, et en s'asseyant à côté d'elle.

— Je pensais, c'est-à-dire, j'espérais que vous ne m'oublieriez pas seigneur chevalier, murmura Blanche dont le cœur était si plein qu'il lui était presque impossible de parler.

— Aviez-vous donc cru que je le pourrais ? s'écria Henri, dont les traits exprimaient la joie. Non, jamais un seul instant je n'ai cessé de penser à vous : et je ne suis pas revenu seulement pour vous renouveler le serment d'amitié que je vous ai fait, ni vous assurer de nouveau de mon éternelle reconnaissance ! Je suis venu, continua-t-il, en s'animant, pour vous dire que je ne puis vivre sans vous, Blanche, et que j'offre ma main à celle qui possède déjà mon cœur !

La jeune fille n'eut pas la force de répliquer ; Mais le regard qu'elle leva sur Henri, en disait plus que les paroles les plus éloquentes.

Au même moment les Gaspard sortirent de la chaumière, et ils reconnurent immédiatement l'étranger qui avait sauvé Blanche de la violence de Rodolphe de Rotenberg, un soir de l'année précédente. Hubert, qui arriva aussi, reconnut également le chevalier autrichien que son jeune maître avait fait loger dans la chambre des États du château de Rotenberg.

Soudain, un nombre assez considérable de gentilshommes et de dames, tous mis avec une grande élégance, sortirent de la forêt et se dirigèrent vers la chaumière.

Lorsqu'ils furent arrivés près de l'endroit où Henri de Brabant s'était levé de dessus le banc, tenant Blanche appuyée sur son bras, les seigneurs et les dames firent un salut respectueux et tous se formèrent en demi-cercle.

— Mesdames et messeigneurs, dit Henri de Brabant en se dressant Zitzka, que j'ai choisie pour partager avec moi le trône in-

sant de toute sa hauteur, et les yeux brillants de bonheur, mesdames et messeigneurs, je vous présente la fille du grand et impérial.

Blanche, en entendant ces paroles, leva la tête et regarda autour d'elle avec égarment. D'un côté elle vit les seigneurs et les dames qui tous témoignaient par leur air et leur attitude le respect que leur inspirait Henri de Brabant. De l'autre elle vit Gaspard, sa femme, et Hubert tomber soudainement à genoux, dès que le chevalier eut fait connaître son rang.

— Oui, Blanche, dit Henri, le temps des mystères est passé. Le ciel vous a destinée par vos vertus à recevoir la plus grande récompense que le monde puisse donner. Est-il donc nécessaire que je vous dise en toutes paroles que celui que vous avez connu et aimé sous le nom de Henri de Brabant, n'est autre que Albert, Empereur d'Allemagne !

— O mon Dieu ! c'est un songe !... ce doit être un songe ! murmura Blanche d'une voix étouffée.

— Non, c'est une réalité, une belle et joyeuse réalité, répondit-il.

Les dames et les seigneurs s'assemblèrent alors autour de notre héroïne, et il ne lui fut plus possible de douter du bonheur qui lui était réservé.

LXXII

Aix-la-Chapelle.

Deux mois après l'incident que nous venons de rapporter, deux grandes cérémonies eurent lieu à Aix-la-Chapelle, capitale de l'Empire d'Allemagne. L'une fut le mariage de l'empereur Albert avec Blanche Zitzka qui devint ainsi l'impératrice d'Allemagne ; et l'autre fut leur couronnement et leur installation sur le trône des Césars.

Le mariage fut célébré dans cette même cathédrale qui renferme le tombeau de son fondateur, le grand et illustre Charlemagne, et où, dans des monuments de marbre et de bronze reposent les cendres de tant de monarques et de héros dont les noms vivent dans l'histoire.

Nous voudrions retracer les grandeurs de cette journée, pour faire voir à nos lecteurs que l'enthousiasme du peuple ne date pas de nos jours ; mais nous avons hâte d'arriver au bout de notre tâche. Nous dirons seulement que devant une galerie de sièges placés en amphithéâtre à droite de l'autel, étaient Gaspard et sa femme. Gaspard avait été nommé gardien-chef de toutes les forêts de l'empire ; et, ainsi que sa moitié, il était habillé selon le rang élevé qu'il occupait à la cour. Là aussi était Bernard qui avait été nommé grand sénéchal de la maison de l'Empereur, et le vénérable Hubert qui avait été fait gouverneur du palais d'Aix-la-Chapelle.

Il ne manquait à la cérémonie que le grand Zitzka : il avait sans hésitation consenti à cette alliance, non-seulement parce qu'elle assurait le bonheur de sa fille, mais aussi parce qu'il avait la plus grande estime et la plus grande admiration pour la personne du noble et chevaleresque empereur Albert. Mais en sa qualité de chef républicain, il avait cru devoir rester à Prague, et il s'était contenté de bénir Blanche au moment où elle quitta sa patrie pour devenir Impératrice.

Le lendemain eut lieu le couronnement ; et cette fête comptée parmi les plus belles et les plus grandioses qu'ait enregistrées l'histoire.

(La fin au prochain numéro).

LOUIS BAILLEUL.

Lettres non réclamées au Bureau de poste Ste. Anne

Anctil, Augustin—Angers, Eusèbe—Boucher, Frs.—Cartier, J. B.—Castonguay, Dme André—Dubé, Claire—Dubé, Michel—Dubé, Henri—Leclerc, Nicolas—Martin, Frs.—Martin, Fabru—ni—Michaud, J. Bie.—Michaud, Israël—Piquet, Charles—Pelletier, Charles, 4me rang—Pelletier, Joseph—Rouleau, Joseph—St.-Louis, Diogène.